

Kate Atkinson
Un nouveau livre
de l'une des grandes dames
britanniques du roman. PAGE 3



Paul Veyne 25 nov
L'historien s'intéresse à la peinture
italienne. Marc Fumaroli a aimé
son essai lumineux. PAGE 8



L'apostrophe
par Étienne
de Montety

Deux livres

C'EST UN CURIEUX métier que celui d'éditeur. On publie dans le même mois et avec la même ferveur l'eau et le feu, parfois même la carpe et le lapin. Prenez les Éditions Grasset : elles font voisiner cet automne Dan Franck et Umberto Eco. Franck a connu le succès il y a vingt ans avec *La Séparation* (prix Renaudot). C'est un proluxe. Son petit dernier, *Mimuit*, est une chronique de la vie intellectuelle et artistique à Paris sous l'Occupation. Drieu et la NRF, Kessel et *Le Chant des partisans*, Jean Marais et *Je suis partout*. Le récit est linéaire, didactique, on y retrouve ce qu'on a appris dans Lotman et Winock. L'auteur s'appuie sur une brave bibliographie où se côtoient Madeleine Chapsal et Rebatet. Cet honnête ouvrage ne fait pas de mal aux mouches, fussent-elles de Sartre. Il ne fait pas davantage mal à la tête. On ouvre alors l'essai d'Eco, *De l'arbre au labyrinthe*. Eco, ça nous connaît : *Le Nom de la rose*, *Le Pendule de Foucault*, que d'intelligence dans ces romans ! Cette fois, le brillant Italien s'entretient de sujets ignorés de nous et même insoupçonnés : « Sémiose naturelle et parole dans *Les Francs* d'Alessandro Manzoni », « Peirce et l'iconisme primaire »... Un chapitre s'intitule « Sur l'aboiement du chien ». Croquant reprendre une contenance grâce au meilleur ami de l'homme, on lit : « Une âme sensible peut avoir des instincts mais n'a certainement ni rationalité ni capacité de libre choix, conclusion à laquelle aboutit Thomas d'Aquin dans la *Summa Theologiae*. » La phrase renvoie à une note de bas de page. Enfin, de bas de page, si l'on veut : la note fait cinquante lignes et occupe les quatre cinquièmes de la page. Elle est en latin, la traduction n'est pas fournie : « Ad secundum sic proceditur. Videtur quod electio brutis animalibus conveniat. Electio enim... » On passe du fou rire à la stupefaction puis à la timidité. Merveille que cette haute culture qui se déploie au grand jour, se promène entre Albert le Grand, Dante et Agatha Christie, et nous renvoie à notre pauvre condition d'enfant du siècle.

LE FIGARO littéraire

DOSSIER

Cent ans après la mort de Tolstoï, l'autobiographie inédite de sa femme, Sofia, est publiée. Pour « Le Figaro littéraire », le romancier Andreï Makine évoque les tourments métaphysiques du grand auteur russe. Pages 4 et 5.



Tolstoï entre guerre et paix

L'histoire de la semaine

Attention ! Internet rend méchant

LA SAISON des prix a échauffé les esprits. Maintenant que la tension retombe, les écrivains se lâchent. Aiguës par des mois de compétition, les petites haines qu'ils se vouent se déversent sur le Net. Marc-Édouard Nabe s'énerve contre Frédéric Beigbeder à sa place : « Il n'est pas celui qu'on croit. Il n'est pas du tout marrant, déconneur. C'est quelqu'un de sérieux, calculateur, secret, très politique. C'est

même un personnage sinistre » (fluc-tuat.net). Le ton monte d'un cran sur le site Causeur. Charles Dantzig est attaqué au vitriol par un jeune romancier, disciple de Jean-Edern Hallier, Arnaud Le Guern : « Dandy de foires du livre se rêvant Truman Capote (...), Charles Dantzig est un pédant ridicule comme Philippe Beson avec lequel il partage les lunettes, la coupe de cheveux et le statut de directeur de conscience pour Marc-

Olivier Fogiel et Claire Chazal. » Sur son blog, Raphaël Sorin, l'ancien éditeur de Houellebecq, commente la remise du prix Goncourt à la façon d'un supporteur de stade de foot. Plus loin, il fusille Michel Onfray. Dans un style plus chantourné mais ô combien venimeux, Gabriel Matzneff explique pourquoi l'an dernier il a manqué le prix de l'Académie française et celui que le jury Renaudot décerne à un essai. Il parle

notamment de « la haine active d'un médiocre et envieux polygraphe du Quai Conti » qui le priva « d'un gros chèque sauveur que certains amis académiciens tâchaient à (lui) obtenir ». (Pour plus de détails croustillants, voir www.leoscheer.com.) L'insulte était un genre littéraire très pratiqué dans la presse des années 1930. La tradition reprend dans la vaste arène d'Internet. ■ ASTRID DE LARMINAT

Solo de mémoire

DANS *Life*, l'autobiographie de Keith Richards, les pages les plus belles sont évidemment celles où est clamé, aux alentours de l'adolescence, un amour immo-déré du blues. On oublie que les Stones ont une genèse : celles de boutonneux anglais qui, au lieu de se tirer immédiatement une balle dans la tempe ou de devenir inspecteurs des finances (Jagger a fait les grandes écoles), peintres de rue, écoutent en boucle, enregistrent, se prêtent, commandent les œuvres sur vinyle de Muddy Waters, John Lee Hooker, Howlin' Wolf et B. B. King. Sans oublier Bo Diddley et ses trouvailles incessantes. C'est là la soupe initiale dans laquelle fut trempé le futur génie stonien. Les histoires de drogue, de nichons, de flics et de flingues, d'autoroute et d'ego sont déroulées ici comme il se doit et n'offrent qu'un intérêt très relatif : tandis que la rencontre, sur un quai de gare, à Dartford, de Keith et Mick, Mick portant sous son bras des trésors de chez Chess Records (Chicago), est terriblement historique, terriblement émouvante. Ils parlent de Chuck Berry : un

Les Rolling Stones reposent en réalité sur un malentendu : jamais Richards, artisan de la six cordes et monomaniacque laborieux (dans le très beau sens du mot labeur), n'aurait dû s'associer avec un cynique faiseur de tubes torturé par l'ima-



Signé
YANN MOX

ge et l'éternité. C'est Brian Jones qui rendit possible ce miracle ; et Charlie Watts qui cimentait cette fissure originelle. Les pages consacrées à Mick ne sont pas spécialement clémentes (à partir des années 1980, Jagger serait devenu un expert-comptable carac-

laminé, déchiqueté, broyé. Un junkie aux compositions faiblardes, devenu, assez tôt, un poids mort pour le groupe mais, surtout, un bouc émissaire sans humour que les membres des Stones passaient leur temps à accabler de leurs sarcasmes douteux. Sur la mort de Brian, Keith reste flou : on comprend, entre les lignes, que d'une part ce n'est pas très étonnant de mourir noyé dans sa piscine quand on s'appelle Brian Jones (héro, coke, médocs, alcool) et que, d'autre part, ce n'est pas plus mal comme ça. Reste quand même l'essentiel : qui n'est pas dans ce livre, car les livres des musiciens ne parviennent jamais à percer le mystère de leur son, de leur alchimie (scénique et rythmique). Les Rolling Stones ne s'écrivent pas ; ils se jouent ; ils s'écoutent. Leur mystère tient à ceci : ils restent un groupe pour salles minuscules enfumées des banlieues sordides de Londres, grattant du blues sur des instruments volés. « On était prolifiques. On avait le sentiment que ça ne posait aucun problème d'avoir une nouvelle idée tous les jours, ou tous les deux jours. » C'était la seule chose à écrire sur les Stones. Cette phrase la résume presque mieux que ces 640 pages de solo de

Dolce Vita 1959-1979 Simonetta Greggio

Simonetta Greggio

Dolce Vita 1959-1979



« C'était hier, c'était en Italie, et l'extraordinaire livre en rose et noir de Simonetta Greggio en restera comme

L'AUTEUR D'« ANNA KARENINE » EST-IL ENCORE OSTRACISÉ DANS SON PAYS POUR LES PROPOS QU'IL A TENUS SUR LA RELIGION ?

Proces Le centième anniversaire de la mort de Tolstoï, survenue le 20 novembre 1910, n'a pas été commémoré à la hauteur du statut de l'écrivain dans la littérature mondiale. « Aujourd'hui, Tolstoï est plus populaire en Occident », affirme Vladimir Tolstoï,

descendant de l'écrivain, qui dirige le musée installé à Iasnaïa Poliana. À deux reprises en quelques mois, des tribunaux russes ont jugé « séditeux » ses œuvres et ses écrits à l'égard de l'Église orthodoxe. En 2009, la cour de Taganrog a exhumé un texte controver-

sé dans lequel Tolstoï assimilait la doctrine de l'Église à un « mensonge insidieux et dangereux », proche de la « sorcellerie ». Puis le tribunal d'Ekaterinbourg a jugé en 2010 que des tracts de l'écrivain « incitaient à la haine religieuse ». En 1901 déjà, Tolstoï avait été for-

melement condamné et excommunié. Le Tribunal ecclésiastique de Russie lui reprochant de « prêcher, dans notre chère patrie, et avec un zèle fanatique, le renversement de tous les dogmes de l'Église orthodoxe ».

PIERRE AVRIL, À MOSCOU

La face cachée de Tolstoï

DOSSIER Cent ans après sa mort, l'auteur de « Guerre et Paix » est célébré en France par de nombreux livres. L'écrivain Andreï Makine évoque les tourments métaphysiques du géant russe.

PAR ANDREÏ MAKINE

EN NOVEMBRE 1910, au terme de sa fuite, Tolstoï demande à sa fille Alexandra de noter ces dernières pensées : « Dieu est le Tout illimité, l'homme n'est qu'une manifestation limitée de Dieu... Dieu est amour et plus il y a d'amour, plus l'homme manifeste la présence de Dieu, plus il existe véritablement... » On cite d'habitude ces paroles sur un ton embarrassé : déférence due au grand génie en perdition, dépit devant les sentences entendues chez tant d'autres penseurs. Et l'envie de clamer : « Un seul paysage méridional dans Les Cosaques, d'infimes vibrations de voix de Natacha dans Guerre et Paix valent mieux que ces froids préceptes ! »

Nicolas. Ni la tuerie de Sébastopol ou le passage vers le néant n'avait rien de théorique... Traçant le canevas du vécu personnel, la mort – et la révolte de l'esprit contre elle – devenait le tissu même de la création tolstoïenne.

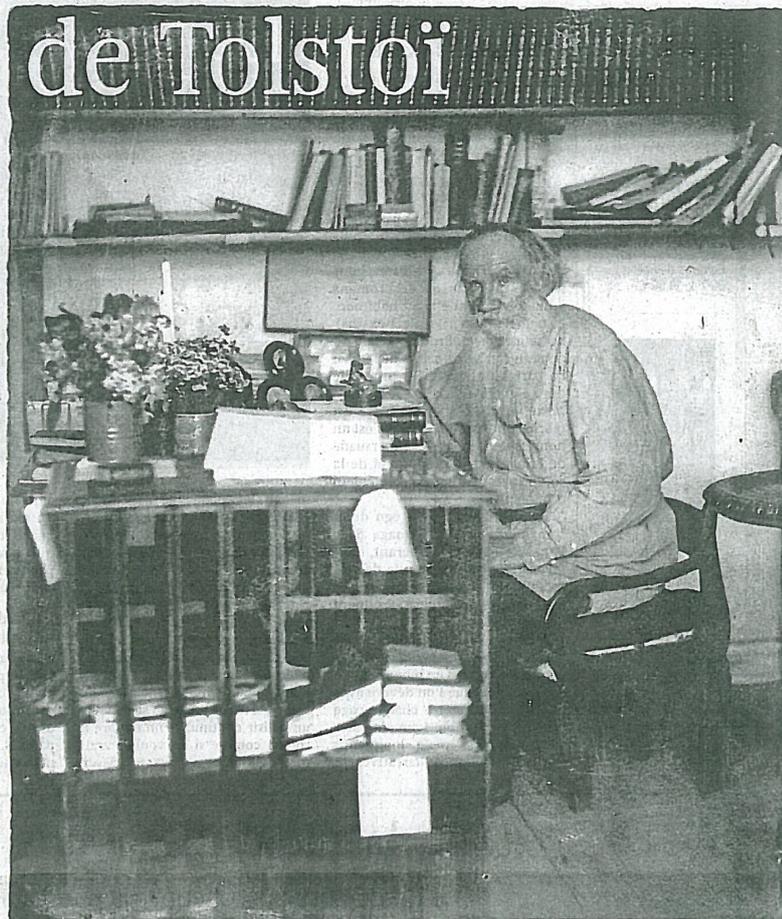
« J'ai tué des hommes à la guerre, j'en ai provoqué d'autres en duel pour les tuer ; en jouant aux cartes et en me goînant, j'ai dilapidé les fruits du labeur de mes paysans ; je les châtiâis sévèrement, je m'adonnais au stupre, à la tromperie. Mensonge, vol, débâche de toute sorte, violence, meurtre... Pas un crime que je n'aie commis... »

Terrible et pathétique confession ! Mais eût-elle été aussi impitoyable sans la conscience du couperet final, du Jugement, de l'expiation possible grâce au fameux « auto-perfectionnement » moral ?

Par habitude, on souligne l'exubérant vitalisme de Tolstoï, l'apreté de ses appétits charnels, sa stature de divinité païenne, de patriarche biblique, géniteur de treize enfants, trônant au milieu de domaines infinis, de troupeaux innombrables. Guerrier au courage sans faille, chasseur hardi qui se retrouvait un jour la tête entre les mâchoires d'une ourse... Mais que serait cette débordance et claironnante vitalité sans le grave ostinato de la mort présente aux moments les plus radieux de son existence ? « Je traversais à cheval la forêt de Tourgueniev, au coucher du soleil : herbe fraîche, ciel étoilé, senteurs de saules en fleur et de feuilles de bouleau fanées, trilles de rossignol, grésillement d'insectes, voix de coucou et ma solitude, le plaisir de sentir le mouvement du cheval sous mon corps, un bien-être physique et psychique. Et cette idée : incessamment, je pense à la mort. »

« Pensée incessante »

Que serait, sans cette « pensée incessante », l'œuvre même de Tolstoï, l'extrême véricité des créatures dont il a peuplé ses romans, la vivacité de leur sang que l'écrivain leur a transfusé, leur souffle sur lequel nous, lecteurs, rythmons, avec émoi, notre propre respiration ?



La mort du prince André, le suicide d'Anna Karénine, les fins de vie si différentes dans *Trois morts*, le long départ, funèbre et lumineux, d'Ivan Ilitch... Et chaque fois, la volonté obstinée de traverser l'écran, d'entreprendre l'au-delà, de synthétiser l'avant-goût de l'éternité, de modéliser, en mots, en images, le moment du basculement vers « ce qu'on ne peut pas comprendre ». Un homme poussé dans la noirceur d'un sac ou bien un point de clarté qui se dilate devant le regard d'un mourant. Des représentations naïves, dira-t-on en haussant les épaules, aussi naïves que les commentaires philosophiques qui les accompagnent, celui que nous venons d'interrompre au cours de la promenade équestre : « Je traversais à cheval la forêt de Tourgueniev (...) Il m'est

apparu clairement que j'éprouverais le même bien-être, mais différemment, de l'autre côté de la mort... » Il faudrait imaginer Flaubert lâchant un soupir : « Tolstoï philosophe... » Il le disait à Tourgueniev et exprimait ainsi le sens de tous les reproches qui visent Tolstoï le penseur. Un romancier qui « philosophe » s'inscrit, fatalement, dans une tradition et ses idées sur le temps, la mort, l'éternité réveillent une myriade d'échos parmi lesquels on reconnaît tantôt les voix de Platon et de saint Augustin, tantôt celles de maître Eckhart ou de Jacob Böhme. Et pourquoi pas de Hegel, véritable star de philosophie pour les disciples du futur écrivain ? Plus distincte encore, la parole des Évangiles que Tolstoï a retraduits, tout en les remaniant.

Zola tranchait, l'accusant de vouloir découvrir l'Amérique. Le pape du naturalisme ne faisait que répéter ce qui se disait parmi les proches de l'écrivain : le romancier visionnaire s'égarait dans les sentiers battus d'une lande doctrinaire, dévitalise son écriture dans un vain jeu de concepts. Cet avis paraissait trop modéré à l'un des frères aimés de Tolstoï, Serge, qui déclarait sans ménagement : « Pauvre petit Léon, comme il écrivait bien autrefois ! Mieux que quiconque. Et puis, il a déraillé... » Le ton familier, car familial, résume la schizophrénie artistique que tous les biographes diagnostiquent chez Tolstoï : sublime créateur, piètre théoricien. Ayons le courage d'inverser la perspective. Les moments où Tolstoï « philosophe » ont autant de sens que son œuvre purement artistique.



Andreï Makine est un écrivain d'origine russe et de langue française. Il a connu un immense succès avec « Le Testament français », prix Goncourt et Médicis en 1995. Il est aussi l'auteur de « Cette France qu'on oublie d'aimer » et de « La Vie d'un homme inconnu ».

Il serait facile de voir dans ces ultimes réflexions le simple reflet, terni par la vieillesse, de toutes les illuminations et rédemptions que les héros de l'écrivain vivaient au paroxysme de leurs passions ou, comme Tolstoï lui-même, au seuil de la mort. Tel le prince André sous le ciel d'Austerlitz, tel Nekhlioudov s'élevant vers sa « résurrection »... Or, l'intense méditation sur la vie et l'après-vie, la mort et son dépassement n'est pas, chez Tolstoï, une lubie sénile. Dans ses textes autobiographiques, il avoue avoir abordé dès son enfance, en pensée, les rives mystérieuses de l'au-delà. La mort précède de ses parents n'y était pas étrangère. Ni la disparition de ses frères Dmitri et



LEON TOLSTOÏ
De Michel Aucouturier, Découvertes-Gallimard Littératures, 128 p., 14 €.



AVEC TOLSTOÏ
De Dominique Fernandez, Grasset, 334 p., 20,90 €.



LA DÉLIVRANCE DE TOLSTOÏ
D'Ivan Bounine, L'Œuvre Éditions, 200 p., 18 €.



LA SONATE À KREUTZER
De Tolstoï, traduit par M. Aucouturier et E. Amoursky. Ed. des Syrtes, 384 p., 22 €.



VIE DE TOLSTOÏ
De Romain Rolland, Albin Michel, 250 p., 20 €.



TOLSTOÏ EST MORT
De Vladimir Pozner, Bourgois, 290 p., 16 €.

PAR BRUNO CORTY

Traducteur de Tolstoï et Gogol, éditeur de Pouchkine et Dostoïevski, professeur de littérature russe à la Sorbonne de 1970 à 2001, Michel Aucouturier nous offre une étude sérieuse et joliment illustrée de la vie du grand écrivain russe décédé en 1910.

PAR MOHAMMED AÏSSAOUI

Il y a tant de choses en Tolstoï qui fascinent Fernandez. Ce dernier offre l'un des meilleurs essais littéraires sur l'auteur de *Guerre et Paix* : non une biographie mais une sorte d'analyse de l'homme à travers ses textes, son parcours. Il y a bien sûr les descriptions de l'horreur, son sens de l'observation, ses chefs-d'œuvre écrits avant l'âge de 50 ans, sa prodigalité en tous genres. Mais il y a aussi cette manière pour un écrivain aisé de critiquer le pouvoir en place sans rompre avec sa classe ; ce désir de tout arrêter à 50 ans pour ne se consacrer qu'à des livres de morale et d'éducation. Sur le plan de l'écriture, Fernandez reste impressionné par l'ampleur de l'œuvre d'un auteur qui n'a jamais « forcé le trait ». Il compare Tolstoï à Homère.

PAR THIERRY CLERMONT

Préceuse réédition qui ce témoignage d'Ivan Bounine (1870-1953), Prix Nobel de littérature oublié et auteur par ailleurs d'une magnifique étude sur Tchekhov. Ivan Bounine, qui à bien connu Tolstoï, s'est attardé sur l'itinéraire spirituel particulièrement tourmenté de l'auteur de *La Sonate à Kreutzer*, apôtre du progrès social, et qui, rappelons-le, fut excommunié par l'Église russe, après la publication de *Résurrection*, en 1899. « Qu'est-ce qui l'avait délivré ? Ce n'est pas le supplice du Rédempteur c'est vrai, mais il fêta aussi la mort de la mort, et l'éprouvait le sentiment d'une autre vie qui est éternelle. Et tout dépend du sentiment. Si on ne sent pas ce Nada, on est sauvé. »

PAR ASTRID ELIARD

Si *La Sonate à Kreutzer* est suivie dans ce recueil d'A qui la faute ? et du *Préluce de Chopin*, c'est que ce texte donna du fil à retordre à la famille Tolstoï. D'abord à Sofia, qui se sentit visée par la rage misogyne du roman. Elle riposta en écrivant une réponse romancée intitulée *À qui la faute ?*. Pour Sofia, si faute il y a, c'est celle du mari, coupable de méconnaître sa femme, de ne s'intéresser qu'à son corps et jamais à son cœur, ni à son esprit. Léon Tolstoï fils apporta lui aussi son grain de sel à cette querelle philosophico-conjugale avec *Le Préluce de Chopin*. Une autre édition de *La Sonate à Kreutzer* et d'*A qui la faute ?* est proposée chez Albin Michel, dans une nouvelle traduction de Christine Zeytaunian-Belouis.

PAR PAUL-FRANÇOIS PAOLI

« La grande âme de Rousle, dont la flamme s'illumine, il y a cent ans, sur la terre, a été, pour ceux de ma génération, la lumière la plus pure qui ait éclairé leur jeunesse », écrit Romain Rolland au tout début de cette *Vie de Tolstoï* où il retrace les grands élans, les ruptures, les colères et les désespérances de celui dont il fut un des plus célèbres disciples avec Gandhi et qui fut tout à la fois un rousselleau intransigent, un mystique et un critique plus qu'acérbe de l'Église orthodoxe. Ce dont témoigne ce portrait fervent publié pour la première fois en 1928 et aujourd'hui réédité. Avec une intéressante préface de Stéphane Barsacq qui écrit : « Tolstoï est irremplaçable. Il arbrite une pluralité d'êtres. »

PAR ASTRID DELARMINAT

En novembre 1910, avec la complicité de sa dernière fille, Tolstoï fut la demeure familiale. Tombé malade, il s'arrêta dans la gare d'Astapovo. Bien tôt toute la Russie à le regard braqué sur la bourgade où se meurt le célèbre écrivain qui s'est érigé contre le tsar et l'Église. Les journalistes affluèrent, suivis par des représentants des autorités civiles et religieuses. La famille arriva. Mais la comtesse Tolstoï n'est pas autorisée à voir son mari... Le dernier acte de la vie de Tolstoï a inspiré à Vladimir Pozner (1905-1992) un chef-d'œuvre dramatique, composé d'articles, de télégrammes et autres témoignages. Des fragments des journaux des époux Tolstoï donnent à l'ensemble une profondeur poignante.

Les Éditions **Elzévir** Vous écrivez ? Nous recherchons de nouveaux Auteurs Pour vos envois de manuscrits : Les Éditions Elzévir, (L9) 11 rue Marek, 75010 Paris. Révisé par : +33 (0)1 40 20 09 10 www.editions-elzevir.fr

L'ÉDITION

LA MAISON DE VICTOR HUGO, PLACE DES VOSGES À PARIS, PRÉSENTE PRES DE 200 PORTRAITS D'ÉCRIVAINS, DE 1850 À NOS JOURS.

Portrait de Victor Hugo par les écrivains lorsqu'on les photographie. Une sorte de tic propre à la profession avec une main soutenant le visage. Hugo posa ainsi face à Nadar et Marguerite Duras face à Boubat. Ces célèbres portraits sont

beaucoup d'autres à la Maison Victor-Hugo à Paris. L'exposition « Portraits d'écrivains » réunit trois collections importantes, celle de la maison dévouée bien sûr à l'auteur des *Misérables* qui fut lui-même un chasseur d'images, celle

de Roger-Viollet qui du siècle dernier, chroniqua la vie littéraire et mondaine, livrant des instantanés saisis à l'issue des prix ou des portraits posés pris à l'occasion de reportages dans l'intimité des écrivains. La Maison européenne de la photo a, de son

côté, prêtés les œuvres des grands portraitistes, Richard Avedon photographiant Ezra Pound, Gisèle Freund immortalisant Simone de Beauvoir ou Robert Mapplethorpe saisissant William Burroughs. La plupart sont devenus des icônes. F. D.

littéraire EN TÊTE



COLLECTION BASEL/OP/PALEI, TORREGGANO/LE FIGARO MAGAZINE

Saisi dans son bureau de Iasnaïa Poliana en 1908 - Il a alors 80 ans - Léon Tolstoï tel qu'à la fin de sa vie, pronant une existence simple et morale.

Vivre avec un génie

DOCUMENT L'autobiographie de Sofia Tolstoï est publiée pour la première fois. Elle met au jour la vie quotidienne d'un couple hors norme.



Sofia Tolstoï en 1889. ED. DES SYRITES

ASTRID ÉLIARD

« **E** LLE EST, je le vois, celle dont j'avais besoin. » On entend de la résignation et une pointe de déception dans ces mots de Tolstoï sur sa femme, Sofia. Il les consigna quelque temps après lui avoir promis d'effacer de son journal toutes les paroles cruelles à son égard. Vertigineuse tâche, car il y en eut beaucoup. Sofia aurait presque préféré qu'il la batte, car les coups ne laissent pas de trace dans l'histoire, tandis que l'encre... C'est en partie pour rehausser ce portrait de femme faible, vicieuse et méprisante qu'il fit d'elle, que Sofia Tolstoï noircit les milliers de pages de son journal intime et d'une autobiographie qui était restée jusqu'alors inédite : *Ma vie*. Dans ces pièces de conviction, on lit les justifications d'une épouse accablée, mais aussi une sensibilité d'artiste, de l'humour, de la jalousie, la tristesse d'avoir trahi ses rêves de jeune fille en consommant son être au service d'un génie.

Que serait-elle devenue, si elle n'avait épousé Lev Nikolaïevitch Tolstoï, qui, à l'époque, a presque le double de son âge ? Un écrivain ? Son père et ses professeurs le lui avaient souhaité, car Sofia a toujours écrit. Elle tire une fierté certaine d'une nouvelle composée à l'adolescence sur l'amour idéal. Tolstoï en fut impressionné, sans doute s'en inspira-t-il pour le personnage de Natacha dans *Guerre et Paix*. La semaine de ses fiançailles, Sofia brûla tous ses écrits, sa nouvelle, son journal de jeunesse. Un geste qui inaugure une longue consommation de soi : elle étouffa le léner créatrice en elle, pour ne pas gêner le grand soleil Tolstoï. « Comme tous mes rêves d'un avenir brillant se brisèrent contre les soucis quotidiens de la vie familiale », écrit-elle. Cette vie familiale coupée du monde, Sofia la décrit dans son journal défouloir : « J'ai envie de me suicider, de m'enfuir je ne sais où, de tomber amoureuse, n'importe quoi », et avec plus de calme et de distance dans son autobiographie.

crit au propre ses manuscrits. Une tâche qui la ravit, même si elle revient à remplir un tonneau percé : chaque matin Tolstoï défait son travail de la veille. Ce n'est pas trop de dire que *Guerre et Paix* et *Anna Karénine* sont aussi sa progéniture : « En envoyant ton manuscrit à Moscou, j'ai l'impression de laisser partir un enfant, et je redoute qu'on lui fasse du mal. »

Depuis qu'elle a lu *Enfance* à huit ans, Sofia est amoureuse des romans de Tolstoï. D'un amour lucide, critique. Elle n'aime pas ses essais religieux, prétend que les maux d'estomac de son mari lui inspirent des œuvres négatives. Elle déteste *La Sonate à Kreutzer*, qui insulte son orgueil d'épouse. Ce livre cristallise le grand malheur de Sofia : être une femme dans la maison de Tolstoï, une nature qui lui vaut d'être également haïe et aimée. Haïe parce qu'elle entraine l'écrivain dans le péché de chair. Aimée (entre autre) parce qu'il ne peut se passer de ce péché. Sofia et Tolstoï sont prisonniers l'un de l'autre. « Là où tu es, l'air est contaminé », lui répète-t-elle. Cette vie pesante, déchirée par les conflits conjugaux, est parfois traversée d'éclairs de frivolité. On peine à imaginer Tolstoï déguisé en chèvre ou cachant des cadeaux dans ses manches, tel le père Noël. C'est pourtant ce que raconte sa muse, assistante, prisonnière, geôlière, âme-soeur : Sofia. ■

La semaine de ses fiançailles, Sofia brûla tous ses écrits, geste qui inaugure une longue consommation de soi

Les malheurs de Sofia
Sa vie, ce sont les grossesses - elle mit au monde treize enfants, on ne compte pas les fausses couches - l'allaitement, les maladies infantiles qui lui rongent les sangs quand elles ne lui font pas endosser le deuil. Sofia porte seule son foyer. Tolstoï ? « Il fit très peu pour ses aînés, rien pour ses cadets », accuse-t-elle. Plus le temps passe, plus il se retire de la vie réelle qu'il méprise, pour s'enfermer à double tour dans celle de la pensée.
La seule récompense de Sofia est son accès privilégié à son métier d'écrivain. Tous les jours, elle retrans-

Forçons le trait : cette œuvre n'est qu'une réponse - magistrale, universelle, inégalable - aux interrogations « naïves » et aux hypothèses étrangement péremptives dont il parsemait ses textes et qui faisaient soupirer Flaubert et ricaner Zola. Poussons la supposition jusqu'à son terme logique : tout Tolstoï est la tentative surhumaine de « comprendre ce qu'on ne peut pas comprendre », de dire dans notre langage de pauvres mortels l'hallucinante proximité du néant derrière chacun de nos actes, l'intime sensation d'éternité, la pensée de l'après-vie, idée ridiculisée, ringardisée, démentie par la rapide déchéance des corps, par toute cette chair vouée à la décomposition que Tolstoï évoque avec un réalisme saisissant, l'idée pourtant toujours nécessaire pour que, contrairement à Napoléon à Austerlitz, nous voyions aussi autre chose que les carcasses pourrissantes de soldats gisant à nos pieds.

Limites du « dicible »
La « schizophrénie » de Tolstoï n'est en fait que le désir, naturel à tout écrivain, de repousser les limites du « dicible », de forger une langue capable de transmettre aux vivants la connaissance physique de la mort, et aux mortels l'exaltante présence de l'éternité.
À l'automne 1910, il dicte ses dernières pensées qu'Alexandra transcrit avec une piété filiale mais non sans le sentiment du déjà-entendu : « Dieu est le Tout illimité... L'homme n'est qu'une manifestation limitée de Dieu... » À un moment, le murmure s'interrompt. Tolstoï chuchote des mots inaudibles, des parcelles de silence, tel un mystérieux idiome qui viendrait déjà de l'autre côté du réel. Soudain, il supplie sa fille : « Relis, relis ce que je viens de dire ! » Mais la page est restée vierge, Alexandra ignore cette langue-là. Le Verbe que Tolstoï avait cherché toute sa vie et dont les premiers vocables se laissent parfois deviner dans la simplicité de ses paroles : « Pour croire à l'immortalité, il faut vivre ici-bas d'une vie immortelle. » ■

Inquiet et inquiétant

BIOGRAPHIE Christiane Rancé raconte le combat de Tolstoï avec Dieu.

ASTRID DE LARMINAT

U NE NUIT, alors qu'il a quarante et un ans, Tolstoï est envahi par une terreur indicible. Sa vie bascule. Jusqu'à cet instant, sa vitalité formidable avait eu raison des questions existentielles que les deuils et le spectacle de la bestialité humaine, la sienne comprise, avaient suscité en lui. Convaincu que, pour bien vivre, il fallait discipliner ses penchants, il s'était marié et avait entrepris de se bâtir un paradis terrestre dans la demeure familiale tant aimée d'Iasnaïa Poliana. *Guerre et Paix*, où la mort et le malheur n'ont pas le dernier mot, témoigne de la vision solaire qui était la sienne jusqu'alors.
Au cours de cette nuit, c'est comme s'il avait chaussé les lunettes du diable : il ne voit plus que l'absurdité du monde. Dès ce moment, il va mettre tout en œuvre, absolument tout, pour comprendre ce qui fait la valeur et le sens de la vie.
En écrivant ce livre qui tente de saisir quelle était la philosophie de Tolstoï, ce en quoi il croyait, Christiane Rancé s'est attelée à une tâche passionnante mais impossible. Lui-même n'aurait su le dire, et elle le montre bien. Avec empathie et discernement, s'appuyant sur ses écrits et les témoignages, elle raconte comment Tolstoï a tenté de mettre sa vie en accord avec ses principes éthiques - il créa une école et inventa une pédagogie pour instruire ses moujiks, quêtà de l'argent

auprès des grandes familles de Moscou pour aider les miséreux, s'habilla en paysan, etc. Le livre suit pas à pas les oscillations de son âme et de sa pensée, depuis son enfance jusqu'aux mots qu'il prononça en mourant. Il s'attarde sur les années qui suivirent la fameuse nuit.

Inspirateur de Gandhi
Le premier vers lequel l'écrivain se tourne alors, c'est Dieu. Il l'apostrophe, à sa façon impérieuse : « Si Tu existes, révèle-moi ce que je suis et

pourquoi j'existe ! Mais révèle-Toi donc ! » Cela ne lui sera pas révélé, du moins pas de façon évidente. Il n'aura jamais cette foi claire, solide, inébranlable qu'il admire chez les moujiks et qu'il envie. Ce que Dieu « a caché aux sages et aux savants, il l'a révélé aux tout-petits ». Tolstoï en a fait la cruelle expérience.

Alors, le romancier va se faire le prédicateur de sa propre religion. Avec rage, il démonte les dogmes de l'Église, réécrit les Évangiles, invente une voie de perfectionnement, à

la manière bouddhiste mais adaptée du christianisme. Sa théorie de la « non-résistance au mal » inspire Gandhi avec lequel il correspond. Lénine fustige son appel à la conversion individuelle et son refus de l'action collective.

De cet essai biographique, où l'analyse et le récit progressent de concert, se dégage le portrait d'un homme inquiet et inquiétant : un personnage de Dostoïevski, dont on ne sait s'il est admirable ou haïssable. ■

TOLSTOÏ, LE PAS DE L'OGRE
De Christiane Rancé, Seuil, 270 p., 19 €.



Gallimard présente

Philippe Labro

7500 signes

Chroniques

Philippe Labro

7500 signes

« Seuls les grands chroniqueurs peuvent être lus ainsi sans lasser. Labro émerveille par la science qu'il montre des ressorts des puissants de ce monde, par ses analyses de la personnalité d'Obama, des Kennedy, des Asiatiques... »
Claude Duneton, *Le Figaro*

« Ce journaliste a les qualités d'un romancier, à moins que ce ne soit le romancier qui a l'œil du journaliste... »
Pascale Frey, *Elle*

